ATMOC
13 avril 2012, ENS

APRÈS MEINONG
UNE AUTRE THÉORIE DE L'OBJET

INTRODUCTION

Je sais que vous avez déjà beaucoup parlé de Meinong, des néo-meinongiens ; je voudrais aujourd'hui proposer une lecture originale de Meinong, afin de clarifier le rapport entre un livre de métaphysique que j'ai sorti il y a quelques mois, *Forme et objet. Un traité des choses*, et certaines thèses souvent identifiées à la tradition meinongienne : par exemple qu'il peut y avoir des objets contradictoires, et que ce sont bien des objets, ou qu'un certain statut d'égalité est pensable entre les objets qui existent et ceux qui n'existent pas. Néanmoins, *Forme et objet* n'est pas un livre néo-meinongien ; il propose une toute autre théorie de l'objet, et j'aimerais expliquer aujourd'hui comment et pourquoi.
De façon assez scolaire et peu originale, je vais procéder en trois temps. D'abord, je rappellerai à grands traits ce qui fait la théorie de l'objet chez Meinong, et je souligne l'impulsion qui me semble la plus importante dans cette théorie : je l'appellerai la recherche d'une « contrainte ontologique faible ». Ensuite, j'exposerai ce qui me semble poser problème dans le programme meinongien ; plus exactement, je chercherai ce qui, dans la *Gegenstandtheorie*, va à l'encontre de l'impulsion initiale, de la recherche d'une contrainte ontologique faible – en l'occurrence un système de contraintes ontologiques internes, résiduelles et peu explicitées. Enfin, je proposerai une autre théorie de l'objet, qui me semble répondre aux attentes suscitées par l'impulsion première de Meinong, une contrainte ontologique véritablement affaiblie ; je résumerai alors très rapidement les thèses essentielles de *Forme et objet* à ce propos, pour les livrer ensuite à la discussion, au cours de laquelle je préciserai sans doute mes propositions – afin que ne soit pas trop didactique, et que la discussion prenne forme.
Je serai donc rapide sur mes propres positions et je proposerai d'y revenir à l'occasion des questions.
Je le dis tout de suite : je ne parlerai que de Meinong, pas des néo-meinongiens, de Zalta ou de Routley (ou Sylvan, si on adopte son goût écologique pour les forêts), que je ne connaissais pas au moment d'écrire le livre, et que je n'ai lus que depuis.

I. MEINONG ET LA *GEGENSTANDTHEORIE*

1. Contexte

Entre son intérêt pour Hume, qu'il relie à l'histoire du nominalisme, depuis sa thèse soutenue sous la direction de Brentano, en 1878, jusqu'à la petite notice de présentation de son parcours intellectuel, rédigée l'année de sa mort, en 1920, on peut suivre les méandres de la constitution par Meinong d'une théorie de l'objet, qui commence en psychologie, se construit contre le psychologisme et finit en une typologie assez

complexe, quoi que reposant sur des principes simples. Pour la description de l'élaboration de cette œuvre, on peut renvoyer aux textes de Chisholm ou aux ouvrages consacrés à l'ensemble du travail de Meinong, comme celui de Lindenfeld. Mais on se concentre généralement, à raison je crois, sur la première véritable formulation de la théorie de l'objet, en 1904, le texte de présentation de la *Gegenstandtheorie*.
Meinong est alors à l'Institut de psychologie de Graz depuis 1882.
Il y aura ensuite d'autres textes importants : *Über Annahmen*, et puis la présentation de 1907, « Sur la place de la théorie de l'objet dans la théorie du savoir ». Une version affinée en 1915, dans « Sur la possibilité et la probabilité ».
Mais aujourd'hui, je propose qu'on se concentre sur les intuitions et les concepts de 1904 ; aussi parce que je voudrais parler de ce que j'ai retiré de Meinong pour proposer une autre théorie de l'objet, dans *Forme et objet*, et qu'au moment d'écrire ce livre, je connaissais surtout ce texte-là de Meinong.
Pour proposer une autre théorie de l'objet, après Meinong, qui prétende être fidèle à l'une de ses impulsions initiales, mais pas à toutes, encore faut-il avoir conscience de ce qu'est devenue la théorie de Meinong. En France, la postérité est d'abord assez faible. Hubert Elie, dans les années 30, propose un rapprochement avec des thèses médiévales. Chez Grégoire de Rimini, un nominaliste post-Occam. Grégoire de Rimini, contre la plupart de ses contemporains, tient qu'on peut intuitionner des objets non-existants – de même qu'on peut voir un pinceau brisé à travers un verre d'eau, alors que le pinceau n'est pas brisé ; l'esprit pourrait intuitionner des choses qui ne sont pas, à partir de choses qui sont.
Dans le monde anglo-saxon, Meinong a ses disciples. Findlay ou Mally poursuivent son enseignement. Mais la réputation de Meinong tient essentiellement, en négatif – c'est presque ironique –, à sa critique par Russell. Il est peu fréquentable dans la grande tradition analytique. Son œuvre est une sorte d'objet négatif, durant longtemps.
Ryle en 1970, pour 50e anniversaire de la mort de Meinong, déclare : « Concédons franchement dès le départ que la *Gegenstandtheorie* elle-même est morte, enterrée et qu'elle n'est pas prêt de ressusciter. »
Et c'est de la part de Ryle, qui estime pourtant Meinong.
Ensuite, il y aura sa redécouverte par la théorie des mondes possibles, par exemple dans les travaux de Hintikka, qui en fait un usage sémantique. Et puis les études de Chisholm, et les grands néo-meinongiens, que vous avez évoqués, Edward Zalta notamment.
En France, Frédéric Nef, qui écrit *L'Objet quelconque*.
Jocelyn Benoist, sur la référence vide. Articles. Le recueil *Représentations sans objet*.
Alain De Libera qui compare Meinong à certains de ses prédécesseurs, de Porphyre à Roger Bacon.
Ce que je voudrais faire aujourd'hui, c'est montrer qu'il est possible de discuter, de considérer Meinong hors de sa tradition, d'abord délaissée puis revitalisée. Je ne suis pas meinongien, mais je crois qu'il y a chez Meinong une impulsion première très forte – et des contrepoids aussi dans son œuvre, qui interdisent l'aboutissement de cette impulsion.
Comment définir cette impulsion première ?
Elle tient d'abord à l'héritage de Brentano.

2. Héritage de Brentano. Intentionnalité et représentation

L'héritage de Brentano est clair : il y a une structure intentionnelle de la conscience, et l'objet est défini d'abord, par opposition à la conscience, par son inexistence intentionnelle. Est un objet, d'abord, ce qui n'a pas d'intentionnalité. C'est crucial, parce

que Meinong ne s'extirpera jamais vraiment de ce cadre, qui pose la faille, le rift, dirait Graham Harman, entre une activité qui a des objets ou qui fait des objets, et les objets. La première conséquence, c'est qu'un objet n'a pas d'objet. Et que ce qui a un objet n'est pas vraiment un objet. La conscience est-elle quelque chose chez Meinong ? Ce ne sera jamais évident. Une table peut entrer en relation avec un verre d'eau ; mais cette relation sera toujours médiée par et pour une activité intentionnelle – en l'occurrence, chez Meinong, la connaissance, au sens le plus large possible.
Une fois qu'on a posé que tout objet est ou doit pouvoir être objet de connaissance, au sens large, on dit bien qu'il n'y a pas d'objet sans représentation ; mais y a-t-il des représentations sans objet ? On a en effet doublé l'objet. Il y a le contenu de la représentation, et l'objet visé – toutes les variations sur ce dédoublement seront possibles dans la tradition post-Brentano… Mais peut-il y avoir un contenu de la représentation sans existence de l'objet visé.
C'est le nœud du problème, dont héritent Twardowski, Meinong et Husserl.
Le présupposé de cette manière de poser la question de l'objet est double : 1, il n'y a pas d'objet sans représentation actuelle ou possible de l'objet, l'objet est attaché à la représentation, par définition ; 2, tout acte mental est une représentation, ou bien est fondé sur une représentation : le jugement, le mouvement affectif, l'intérêt… On retrouve déjà ce qui fera les grandes catégories de Meinong : l'objectité (c'est-à-dire l'objet de la représentation, au premier degré) ; l'objectif (c'est-à-dire l'objet du jugement, une sorte de représentation de représentation) ; le désidératif (c'est-à-dire l'objet d'un désir, d'un intérêt) et le dignitatif (objet d'une évaluation, qui provient d'un mouvement affectif). Jusque dans ces quatre catégories, Meinong reste fidèle aux catégories issues de l'enseignement de Brentano.
Puisqu'il n'y a pas d'objet qui ne soit attaché à la possibilité d'une représentation, ou d'un acte mental fondé sur une représentation (humaine ou animale), tout objet est immédiatement dédoublé : l'objet immanent à la représentation, l'objet transcendant la représentation. Et l'éternel problème sera : comment faire correspondre l'un à l'autre ? En négatif, le problème en creux, pour ainsi dire, devient : est-il possible qu'il y ait l'un sans l'autre ?
Par définition, il est impossible qu'il y ait un objet transcendant la représentation, sans correspondant possible dans la représentation. Un objet absolument hors représentation n'en est pas un. Bien.
Reste un objet dans la représentation, qui n'aurait pas de correspondant hors de la représentation.
C'est le problème de Twardowski.

3. Héritage de Twardowski. *Objekt* et *Gegenstand*

Meinong hérite de Twardowski et notamment de cette distinction entre l'*Objekt*, immanent à la conscience, ou à la représentation, et le *Gegenstand*, ce qui se tient devant, qui sert de *realia*, au fond.
Peut-il y avoir un *Objekt* auquel ne correspondrait aucun *Gegenstand* ?
Bolzano citait des exemples classiques : le rien, le carré rond, la vertu verte, la montagne d'or. Or, Meinong, à la suite de Twardowski, affirme au contraire : toute représentation a bien un *Gegenstand*, qu'il soit réel ou non, qu'il existe ou pas, que ce soit un simple *flatus voci* ou une illusion. Il affirme donc l'objectité comme étant plus puissante que l'existence.
Quel sens donner à cet objet placé au-delà, ou en deçà de l'être ?

Le vis-à-vis de la représentation n'est jamais rien, il est toujours *quelque chose*. Ici se confond avec le *Gegenstand*, qui était le vis-à-vis de l'intentionnalité au départ, la recherche non plus de l'objectité comme répondant à la subjectivité, mais comme signifiant le « quelconque ». L'objet doit être la manifestation du quelque chose, de l'*etwas*, de l'*aliquid* scholastique – du « ce n'est pas rien ».
C'est le moment décisif. L'objet est un dispositif qui était d'abord conçu pour faire aboutir l'intentionnalité ; il intègre une seconde exigence : être le support ontologique du quelconque. Permettre de nommer tout ce qui n'est pas rien, tout ce qui est quelque chose, quoi que ce soit. Et c'est ce « quoi que ce soit » qui devient important. L'objet est le support de l'indétermination, mais qui permet d'échapper à l'annihilation : c'est ce que toutes et chaque choses peuvent être, quoi qu'elles soient, du moment qu'elles ne sont pas rien.
Twardowski associe le premier l'objet, issu de l'intentionnalité, au quelque chose, à l'*etwas*. Et l'un et l'autre vont entrer en conflit. Twardowski ne résoudra pas le conflit, Meinong, si.
Meinong prend en effet une décision en faveur de ce que nous allons appeler une « contrainte ontologique faible ».

4. La contrainte ontologique forte, la contrainte ontologique faible

Qu'est-ce qu'une contrainte ontologique forte ? C'est ce qui sera mis en place par Russell, par exemple, dans sa critique de Meinong, dans « On denoting » ou ses notes de lecture, mais déjà dans les *Principes des Mathématiques* de 1903. Pour être un objet, pour être quelque chose, il faut être – faute de quoi il y aura contradiction, puisque l'objet à la fois sera (puisqu'il sera quelque chose) et ne sera pas (puisqu'il sera un objet *qui n'est pas*).
La contrainte ontologique forte consiste à affirmer la préséance de l'être sur l'objet : pas d'objet sans être, et pas « d'objet sans être » sans contradiction.
Or, l'idée d'une contrainte ontologique faible naît chez Meinong et explique la violence de la réplique russellienne. Le problème est posé différemment : il faut, pose la contrainte ontologique faible, qualifier d'objet, ou de quelque chose, n'importe quoi qui se présente, qui apparaît. Pourquoi ? Parce que sinon, on se trouvera nécessairement avec des sous-objets, des moins qu'objets. Et qu'en faire ? Ils seront quelque chose de moins que quelque chose. Ils seront des choses qui ne sont pas des choses, auxquelles on devra logiquement refuser le statut d'entité. Or, comment refuser à quelque chose d'être quelque chose ?
Entre contrainte ontologique forte et contrainte ontologique faible, on voit naître un dilemme. Chacune des deux positions est hantée par un paradoxe.
Le paradoxe qui hante la contrainte ontologique forte, c'est : si jamais on accepte que sont des objets ceux qui ne sont pas, alors on se trouve avec des objets qui *à la fois* sont et ne sont pas. La contradiction porte sur l'être.
Le paradoxe qui hante la contrainte ontologique faible, c'est : si jamais on n'accepte pas que sont des objets ceux qui n'existent pas, alors on se trouvera avec quelque chose qui ne sera pas quelque chose. La contradiction porte sur l'entité.
Le débat, qui remet en scène un tiraillement présent dans l'histoire occidentale de la pensée depuis au moins le *Parménide*, est le suivant – mais il n'est pas formulé comme tel par Russell, qui veut faire croire que sa position ne soulève pas de contradiction, au contraire de celle de Meinong : soit une contradiction mine l'être, soit une contradiction mine l'entité.
C'est une affaire de préséance, le débat ne peut être tranché que suivant qu'on accorde la priorité à l'être sur l'objet, ou à l'objet sur l'être. Dans le premier cas, on produit une

contrainte ontologique forte, dans le second cas une contrainte tinologique forte. Dans le premier cas, pour être quelque chose, il faut en quelque manière être. Dans le second cas, il y a des choses qui ne sont pas.
À propos de Meinong, on emploie souvent les expressions « par delà être et non-être » (je pense au volume édité par Rudolf Haller), ou alors « vers le non-être » (titre d'un ouvrage de Graham Priest, en 2005). Il me semble que l'impulsion première, qui est déjà sensible chez Twardowski et qui se réalise chez Meinong est moins celle d'un dépassement de l'être (et du non-être) que celle d'un affaiblissement de sa contrainte, en direction d'un objet le plus large, le plus libéral possible. La préséance est donnée à l'objet.
Et cette impulsion tient toujours, on le sent dans les réponses de Meinong à Russell, à ce qu'il est possible de reconstruire une contrainte ontologique forte à l'intérieur d'un champ défini par une contrainte ontologique faible – autrement dit, on peut redonner un sens local au principe de non-contradiction, parmi certains objets ; alors qu'on ne peut jamais regagner les objets non-existants, une fois posée la contrainte ontologique forte.
On pourrait le dire ainsi : la puissance de l'intuition de Meinong, c'est de penser que ce que nous appelons une contrainte ontologique forte peut devenir un cas particulier parmi les objets, comme la mécanique newtonienne au sein de la Relativité einsteinienne, alors que la contrainte ontologique faible ne peut être que rejetée par l'application d'une contrainte ontologique forte, qui la considère comme irrationnelle.
Autrement dit : gagne ontologiquement ce qui est le plus large, donc aussi le plus faible. Meinong nous permet d'assister à la naissance d'un idéal de libéralité en ontologie : est le plus opérant ce qui permet de penser, de comprendre le plus de choses possible.
Ce principe, issu de la contrainte ontologique faible, on pourrait l'opposer au rasoir d'Occam, et en faire le principe de toute ontologie libérale des objets. Est le plus opérant ce qui permet de comprendre le plus d'entités possibles. « Objet » est le nom alors donné à ce dispositif : faire en sorte que tout et chaque chose puisse être un objet.

5. Vers une dé-détermination de l'objet : le *etwas*, le quelque chose

Le premier argument en faveur de ce principe est le suivant, et c'est Twardowski qui en a l'intuition : on ne parviendra jamais à se représenter quelque chose qui n'aurait absolument pas de déterminations. On peut réduire les déterminations, ou se représenter un objet qui a des détermiantions contradictoires entre elles ; mais même ce qui n'existe pas est déterminé, *a minima*, de quelque manière.
Or, s'il est déterminé de quelque façon, c'est qu'il n'est pas n'importe quoi. Et s'il n'est pas n'importe quoi, c'est qu'il est bien quelque chose – même si c'est quelque chose d'imaginaire, de fictif ou de faux.
Je cite Twardowski : « Une montagne d'or par exemple a entre autres la propriété d'être spatialement étendue, de se composer d'or, d'être plus grande ou plus petite que d'autres montagnes. Ces propriétés et ce rapport de grandeur à d'autres montagnes ne reviennent manifestement pas au contenu de la représentation. Car celui-ci n'est ni spatialement étendu, ni en or, et il n'est pas possible non plus que sur lui trouvent à s'appliquer des énoncés sur les rapports de grandeurs. Et même si la montagne d'or n'existe pas, on lui attribue, dans la mesure où elle est objet d'une représentation, ces propriétés et on la met en relation à d'autres objets de représentation, existant peut-être tout aussi peu qu'elle-même. Et cela est également valable pour les objets auxquels on confère des déterminations contradictoires les unes avec les autres. »
Ici, on trouve l'argument décisif en faveur d'une contrainte ontologique faible : même une contradiction n'est pas n'importe quoi ; on lui attribue nécessairement des

déterminations, et on la met en relation avec certains objets de représentation, et pas avec d'autres.
Est donc *etwas* tout ce qui n'est pas n'importe quoi. Twardowski, dans son essai de 1894, les *Leçons sur le contenu et l'objet des présentations*, touche à ce point où l'*etwas*, figure du quelconque, devient le Graal d'une détermination minimale, qui se manifeste même dans la contradiction.
Pour les tenants d'une contrainte ontologique forte, parce que d'une contradiction s'ensuit n'importe quoi, *ex contradictione sequitur quodlibet*, eh bien une contradiction est n'importe quoi. Parce que la contrainte d'être qu'ils imposent est haute et forte : si on n'a pas certaines déterminations, on n'a pas de détermination du tout. Au contraire, si on cherche une contrainte ontologique la plus basse possible, on voit dans une contradiction une détermination minimale, et elle nous suffit. C'est quelque chose.
Or, sur ce point, Twardowski reste ambigu. Pour partie, il psychologise. Il y a des représentations dont l'objet n'existe pas, soit parce que l'objet contient des déterminations contradictoires, soit parce qu'il n'est pas trouvable dans le réel. Et l'objet n'est quelque chose que pour la représentation qu'on s'en fait.
Mais chez Twardowski, qui recule devant l'obstacle, on sent poindre ce qui se réalisera chez Meinong : « Tout ce qui est « quelque chose » au sens le plus large, s'appelle, d'abord par relation à un sujet qui se représente, mais aussi ensuite indépendamment de cette relation, « objet ». »
Le « sens le plus large » du « quelque chose », c'est bien le but. Mais il reste barré par par la relation première à un sujet qui se représente.
Twardowski redéfinit la métaphysique comme science des objets en général. Il reprend l'idée de l'objet comme *summum genus*. Alors que l'être n'est pas un concept générique, mais transcendantal, qui transcende tous les genres. Mais le *etwas* de Twardowski reste indécis.
Au fond, l'apport essentiel de Meinong consiste à construire l'objet comme un nouveau dispositif qui règlerait ces ambiguïtés.

6. Construction de l'objet par Meinong

Comment Meinong construit-il ce qu'il appelle « objet » comme un dispositif de réalisation de la contrainte ontologique faible ?
Il me semble qu'il construit ce dispositif en triangle. Est nommé « objet » un opérateur qui permet de répondre à trois exigences : la représentation (tout objet est ou peut être objet de représentation), qui lui vient de Brentano ; le quelconque (l'objet doit permettre l'expression du *etwas*, du sens le plus large), qui lui vient de Twardowski ; le classement (le concept d'objet doit permettre de classer, de faire fonctionner des classes : sans entité, pas de classement possible), qui est son œuvre.
L'objet est au fond un opérateur consistant à lier ces trois facteurs, et en même temps à les distinguer.
L'objet est à la fois ce qui répond à un sujet, en fait à l'intentionnalité, à la connaissance (*Erkennen*, chez Meinong) ; ce qui permet de définir le quelconque, ce que n'importe quoi doit pouvoir être ; et ce qui permet au contraire de classer, c'est-à-dire de distribuer les propriétés.
Meinong amende Twardowski : l'objet n'est plus défini comme *summum genus*. Le *genus* comme la *differentia* font défaut concernant l'objet, écrit Meinong. Car tout est objet (rien n'y échappe). L'objet tend donc à l'indétermination. Il ne peut pas être défini. Il exprime juste la compréhension la plus large : « Le concept d'objet comprend chaque et toute chose, sans considérer si elle existe ou si, absolument parlant, elle est. »

Au-delà de l'être et du non-être, donc, c'est-à-dire en affaiblissant au maximum la contrainte imposée par l'être.
La formule à laquelle aboutit la construction de l'objet comem dispositif par Meinong est bien connue : « il y a des objets dont il est vrai de dire qu'il n'y a pas de tels objets. » Cette proposition est la hantise d'une contrainte ontologique forte, puisque cela signifie, quels que soient les amendements ultérieurs de Meinong (notamment la différence entre propriétés nucléaires et extra-nucléaires), que certains objets peuvent en un sens à la fois être (« il y a ») et n'être pas (« il n'y a pas »).
En s'assurant que n'importe quoi qui se présente peut être quelque chose, le dispositif meinongien empêche la contradiction de porter sur les entités : il n'y a pas d'entité dont on peut dire qu'elle n'est pas une entité, il n'y a rien dont on ne puisse penser que c'est quelque chose. Et elle rejette la contradiction sur l'être : il y a donc bien des choses qui, sans être, sont des choses.
Car la hantise de la contrainte ontologique faible s'exprime ainsi : « Il y aurait des objets dont il est vrai de dire qu'ils sont des non-objets. » Et c'est ce qui apparaît chez tous les tenants d'une contrainte ontologique forte, de Russell à Quine… Chez Quine, une entité sans identité *n'*est *pas* une entité.
Or, le dispositif meinongien consiste à embrasser le plus large possible, en constituant un dispositif d'objet, pour ensuite redistribuer les déterminations, les propriétés, pour classer et mettre de l'ordre dans la jungle meinongienne.

7. La table des objets chez Meinong

Vous connaissez sans doute ce classement. Reprenons-le sous forme de table.

<table>
<tr><td colspan="6">I.
Objets
(Tous les objets absistent [Außersein])</td></tr>
<tr><td colspan="2">I.A.
Objets qui ont de l'être</td><td colspan="4">I.B.
Objets qui n'ont pas d'être</td></tr>
<tr><td>I.A.1.
Objets réels (qui existent et subsistent)</td><td>I.A.2
Objets idéals (qui subsistent sans exister)</td><td colspan="3">I.B.1
Objets qui ont le non-être</td><td>I.B.2
Objets indéterminés quant à l'être</td></tr>
<tr><td>↓</td><td>↓</td><td colspan="2">I.B.1.a
Objets non-contradictoires</td><td>I.B.1.b
Objets contradictoires</td><td>↓</td></tr>
<tr><td>Objets complets</td><td>Objets complets</td><td>Objets complets (variation)</td><td>Objets incomplets dont le non-être est implicite (montagne d'or)</td><td>Objets complets ou incomplets (cercle carré ; cheval noir blanc)</td><td>Objets incomplets qui ne sont pas déterminés contradictoirement (l'objet qui n'est que bleu)</td></tr>
</table>

Existieren pour les objets réels, actuels, effectifs.
Bestehen pour les « objectifs ».
So-sein pour les entités non-réelles mais possibles.
Aussersein pour les contradictoires.

La question décisive porte évidemment sur l'*aussersein*. Meinong se demande si c'est une détermination ontologique (positive) ou la marque d'une absence de détermination. Le problème est réel : si l'*aussersein* n'est qu'une absence de détermination, alors cela signifie qu'un objet qui ne ferait qu'absister n'aurait aucune détermination positive. Mais s'il est absolument indéterminé, c'est qu'il est n'importe quoi. Or, s'il est n'importe quoi, il n'est plus quelque chose – et donc la contrainte ontologique forte a raison…
Mais si l'*aussersein* est bien une détermination ontologique positive, c'est qu'il subsiste une certaine contrainte ontologique : ce qui absiste doit bien encore être en quelque manière.
C'est donc que l'objet comme dispositif n'aboutit pas à l'indétermination, mais à une dé-détermination maximale, qui n'atteint jamais à l'indétermination absolue. Et c'est ce qui contraint Meinong à multiplier dès lors les sens de l'être, les intensités ontologiques : absister, *so-sein*, subsister, exister… Son dispositif devient une échelle des êtres, au sens littéral du terme.
En construisant quelque chose que rien ne pourrait ne pas être, l'objet, Meinong doit multiplier, peut-être sans fin, les manières d'être. Unifiant l'objet, il dissémine l'être. Pourquoi ? Parce que son opérateur doit à la fois assurer le quelconque, la dé-détermination maximale, ce que n'importe quoi doit pouvoir être (un objet), et les déterminations, la classification des objets, leur différence de statut.
C'est cette tension, à la base du triangle, qui nous semble être la source de tous les problèmes de la *Gegenstandtheorie*. Ce que nous allons voir à présent.

II. PROBLÈMES DE LA *GEGENSTANDTHEORIE*

1. Les faux problèmes

Tout d'abord, évacuons les faux problèmes.
Ce sont les reproches énoncés par Russell.
L'accusation d'inconsistance, évidemment. Qu'à propos de certains objets de Meinong on puisse dire à la fois qu'ils n'existent pas, et qu'ils existent. On l'aura compris, c'est le spectre de la position ontologique forte : des objets qui à la fois sont et ne sont pas.
Mais on l'a dit aussi, le spectre de la contrainte ontologique faible est autre : quelque chose qui ne serait pas quelque chose. C'est une façon différente de disposer de la question du non-être. Du point de vue d'une contrainte ontologique faible, où l'objet est plus important que l'être, la contrainte ontologique forte produit aussi une contradiction : des entités qui sont des non-entités. Mais la contrainte ontologique forte cache ses contradictions, alors que la faible les expose.
Et puis on a les réponses de Meinong : penser à des objets contradictoires suppose de suspendre la loi de non-contradiction en un certain sens.
Pour Meinong, concernant les objets contradictoires, il n'y a plus d'équivalence entre « le cercle n'est pas rond » et « il n'est pas vrai que le cercle est rond »… Le cercle carré permet de penser que le cercle est carré *et* que le cercle est rond, mais pas qu'il n'est pas vrai que le cercle est rond *et* qu'il n'est pas vrai que le cercle est carré (ce sont des objectifs, dans son vocabulaire). L'objet contradictoire neutralise pour ainsi dire la puissance de falsification par ses propriétés. Ses propriétés, contradictoires, se nient entre elles, mais elles ne nient pas le fait que leur objet les possèdent.
Plus profondément, Meinong refuse de considérer les objets contradictoires comme étant dénués de déterminations. C'est ce qui est décisif pour nous : le cercle carré n'est

pas n'importe quoi. Du cercle carré, on peut sans doute déduire n'importe quoi – c'est vrai. Mais le cercle carré n'est pas n'importe quoi.
Pourquoi ? À notre sens (pas à celui de Meinong) : le cercle carré n'est pas exactement une obscurité lumineuse. Le cercle doit être circulaire et doit être carré ; il peut être obscur ou être lumineux, il peut être obscur et lumineux. L'obscurité lumineuse peut être circulaire, peut être carrée, peut être les deux ; mais elle doit être lumineuse et elle doit être obscure. C'est là une différence minimale de détermination.
Aucune contradiction ne permet de donner nécessairement à l'objet contradictoire *toutes* les déterminations. Elle permet d'attribuer potentiellement toutes les déterminations à l'objet contradictoire et de lui attribuer nécessairement certaines déterminations (contradictoires entre elles).
Une contradiction, ce n'est pas n'importe quoi.
Et, au sens minimal, ce qui n'est pas n'importe quoi est quelque chose. C'est l'apport meinongien. C'est le sésame de la contrainte ontologique faible.
Alors que pour la contrainte ontologique forte, ce qui n'est pas n'importe quoi, mais de quoi peut s'ensuivre n'importe quoi n'est pas quelque chose.
Le dialogue entre Russell et Meinong est bloqué. Ce n'est pas qu'ils n'ont pas la même conception de la contradiction ; c'est qu'ils n'ont pas la même idée de la contrainte recherchée.
Ce que Russell oppose à Meinong nous engage à notre sens dans un faux débat. Le vrai problème posé par le dispositif meinongien est interne. Il nous semble en effet que ce dispositif promet une contrainte ontologique faible, du dehors, mais qu'intérieurement, il ne tient pas sa promesse : il est architecturé par des contraintes ontologiques qui ne disent pas leur nom.

2. Les problèmes internes

TRIANGLE

Représentation

Quelconque Classement (classes d'objets)

Vous l'aurez compris, ces contraintes internes, ce sont les trois pointes de notre triangle : l'attachement de l'objet à la représentation ; sa dé-détermination jusqu'au quelconque ; son rôle de support classificatoire.
Ce sont trois problèmes distincts, quoi que liés.

3. Le problème de la contrainte représentationnelle

D'abord le problème de la contrainte représentationnelle.
Du fait de l'héritage brentanien, le problème des représentations sans objets occulte totalement celui des objets sans représentation.
Le problème de Meinong reste toujours le même : est-ce que je peux atteindre mon objet cible (l'objet complet, réel), à partir de mon entendement fini, avec un objet incomplet ?
Mais comment comparer mon objet cible à l'objet de ma connaissance, mon contenu mental, sinon par un contenu de connaissance ? C'est le problème kantien, bien sûr, et on tourne en rond ; il n'est pas résolu le moins du monde. Comme le troisième homme

platonicien, on devrait imaginer un troisième objet : entre l'objet cible et l'objet immanent à ma connaissance, il faut un tiers, pour la comparaison…
La représentation contraint à doubler, tripler les objets… Et dans le même temps, elle passe à côté de tout un territoire d'objets : les objets entre eux. Le verre posé sur la table a bien effet sur la table, il entre en relation avec elle. Par son poids. La table en appréhende la surface inférieure. Elle en manque l'odeur, ou la couleur par exemple. C'est ce qu'écrit Graham Harman. Or, je devrai penser que la table et le verre n'entrent en relation comme objets qu'à partir du moment où j'entre en relation avec leur relation…
La Terre il y a quatre millions d'années était-elle un objet ? On dira qu'à défaut d'être représentée, elle était représentable. Mais comment pouvait-elle être représentable alors que la représentation n'existait pas, qu'il n'y avait pas d'être capables de se représenter ? (Vous reconnaissez un avatar de l'archifossile de Meillassoux…) Est-elle *devenue* un objet ? Mais alors, qu'était-elle avant d'être un objet ? Un pré-objet ? Un qausi-objet ? Un non-objet ? Le souci, c'est qu'il n'y a aucun terme, chez Meinong, qui s'oppose à l'objet, qui permettrait de nommer ce qui n'est pas un objet. De sorte, que ce qui n'est pas représentable ne peut pas être quelque chose, ne peut pas recevoir de nom et ne peut même pas absister.
Parce que Meinong suit une impulsion ontologique libérale, l'objet est sans négatif, sans opposé ; très bien. Mais cela n'est tenable que si on n'impose pas de contrainte à l'objet. En lui imposant une contrainte représentationnelle, on produit fatalement un résidu. Ou bien on s'en sort en affirmant que tout objet est représentable, auquel cas on n'a pas besoin d'affirmer qu'est un objet ce qui est représentable : la représentabilité n'ajoute rien à l'objectité… On peut se contenter de l'objet, et laisser de côté la possibilité d'être représenté. Ou bien la possibilité d'être représenté ajoute quelque chose ; et alors, il y a un *reste*. Il y a bien des « quelque chose », on ne sait pas quoi, on n'a plus rien pour les nommer, pour les penser, qui ne sont pas représentables – donc qui ne sont pas des « quelque chose ». Et on retrouve le paradoxe que la contrainte ontologique faible devait nous permettre d'éviter : une entité qui n'est pas une entité (parce qu'elle serait irreprésentable).
Du coup, soit la contrainte représentationnelle n'est pas une contrainte (n'importe quoi est représentable), et on n'en a pas besoin ; soit elle est une contrainte, et elle contredit l'impulsion initiale : que n'importe quoi soit quelque chose, *etwas*.

4. Le problème des contraintes d'espace et de temps

Le « n'importe quoi ». Très bien. C'est le deuxième angle de notre triangle. L'objet serait un dispositif ultra-accueillant, permettant à n'importe quoi, quoi que ce soit, de l'être. Ce serait un dispositif limitant au maximum son négatif.
Or, il y a des contraintes ontologiques non-explicites chez Meinong, qui sont nombreuses et qui font que n'importe quoi n'y est pas quelque chose.
Première contrainte évidente : l'identité dans le temps. On le sait, la subsistance est hors du temps, l'existence est temporelle. Mais comment articuler alors les différents moments d'existence d'un objet ? Chez Meinong, ils sont ordonnés : une même chose à différents moments, c'est une seule chose. Et ce n'est pas du tout évident ! Vous avez eu une séance sur le perdurantisme, l'endurantisme… Vous l'aurez compris : considérer une chose à différents moments du temps comme les parties temporelles d'une même chose ne va pas de soi. On peut tenir cette position métaphysique, bien sûr. Mais elle suppose une contrainte d'identité temporelle forte : une contrainte ontologique – on contraint la table à t1, la table à t2 à être les parties de la table durant tout ce temps ; on

les ordonne à l'intérieur d'une chaise qui perdure. Chisholm, en 1973, propose de revenir au terme de « mode » : on pourrait dire que la statue et le vase sont deux « modes » de la pièce de métal, qui a été coulée et sculptée… Avec des parties temporelles ou des modes, on a bien des sous-objets… Mais des sous-objets de quoi ? D'un super-objet difficile à nommer : une portion d'espace-temps, ou une ligne d'univers occupée successivement par la pièce, la statue, le vase… ? Un meinongien comme Chisholm peut donc en venir à être perdurantiste et à considérer des sous-objets, des modes, et des super-objets…

Spatialement, le problème est le même : quels sont les rapports entre les parties de l'objet et le tout ? Entre les pieds, le plateau et la table ? Entre les atomes, les molécules de la table et la table ? Ce sont toutes et chacune des objets ? Ou ce sont des parties d'un objet supérieur ?

Chez Meinong, il y a à l'évidence un classement qui se présente comme une *hiérarchisation* des objets. Par exemple, les objectités sont composées en objets d'ordre inférieur et supérieur : des *superiora* et des *inferiora*. Le monde de Meinong est ouvert par le haut : les séries hiérarchiques peuvent toujours aboutir à un objet supérieur ; mais fermé par le bas : il y a des *infima*, des objets atomiques. Sinon, régression à l'infini. Donc ce sont des objets hiérarchisés.

La question est alors : les objets inférieurs sont-ils moins des objets ? Des objets non-indépendants ? L'objet est un dispositif de hiérarchisation. Mais en quoi et comment parties et tout sont-ils encore *également* quelque chose ?

Comment articuler égalité ontologique et hiérarchisation ? Il y a nécessairement conflit entre le premier mouvement, libéral, qui consiste à vouloir donner un statut chosal égal à tout, donc aussi aux parties, et le deuxième mouvement de contrainte, qui est celui de la hiérarchisation des parties et du tout. Mais pourquoi s'arrêter en chemin ? Après tout, la table est une partie de l'ENS, et l'ENS une partie de Paris, et Paris une partie de la France, et la France de la Terre, et la Terre de la galaxie, et la galaxie de l'univers. On pourrait considérer, en spinoziste, qu'il y a non pas une seule substance, mais un seul objet (qui n'est jamais clos) – et ce qui nous semble des objets, ce ne sont que des parties.

Mais alors la *Gegenstandtheorie* n'est plus qu'une théorie de l'objet, de l'objet unique, qui n'est même pas nommable. Le classement nous entraîne vers une réduction à un seul objet supérieur ; alors que le pôle du « quelconque » nous entraînait au contraire vers une distribution du statut d'objet à la pluralité des entités.

Ou bien nous tombons dans l'atomisme : il y a des objets primordiaux et les autres objets ne sont que des complexes, des compositions, des simulacres d'objets…

Paradoxe : l'objet doit à la fois assurer l'identité et l'égalité de tout ce qui est quelque chose, et permetre la gradation, la différence, l'inégalité entre objets d'un ordre et d'un autre.

Problème : l'objet comme dispositif chez Meinong ne peut pas à la fois permettre la singularisation quelconque *et* l'ordre des particuliers.

5. Le problème de la contrainte classificatoire

C'est le dernier problème. Je passe rapidement. D'abord, le tableau sera toujours incomplet. On voit la dernière case, bien sûr. On se demande aussi quoi faire du grand concept du XXe siècle : l'événement. C'est quoi ? Une objetité, un objectif ? Ou bien ?

La Prise de la Bastille…

Or, nous y reviendrons peut-être, au XXe siècle, le classement en objets a sans cesse été attaqué, rongé, miné, par l'événementialisation.

Il n'y a plus, écrit Templeton, de critère ultimes de comparaison entre les organismes, du point de vue de leur apparence, de leur forme externe, seulement une comparaison de l'information qui passe au travers de leurs caractères ; le critère ultime, c'est le mélange des gènes dans l'espèce et l'absence de mélange des gènes entre espèces. Dans la mesure où le vivant est continu, les *espèces* laissent place au phénomène de la *spéciation*. Ernst Mayr se moquera de ceux qui veulent encore classer au XXe siècle les espèces comme des objets bien rangés dans des boîtes de cabinets d'amateur : l'espèce n'est plus conçue comme un *objet* (de classification) mais comme un *événement*.
Et que fait-on avec ces événements ? Où apparaissent-ils chez Meinong ? Le procès de Whitehead… Le devenir bergsonien… L'événement badiousien… Ce sera difficile de les penser avec une telle classification, qui prétend rendre compte de tout qui apparaît, pourtant.
Meinong permet au mieux, avec sa classification, de rendre compte du monde de choses que Francis Wolff oppose au monde d'événements : « C'est seulement si le monde est fait d'événements qui s'enchaînent les uns les autres, qu'il peut être structuré selon la relation d'ordre propre au *pourquoi*. En revanche, c'est seulement si le monde est fait de choses proprement dites, qu'il peut être structuré selon la relation d'identité propre au *qu'est-ce que*. » Et le monde de chose est destiné à la classification, alors que le monde d'événements est destiné à l'explication.
Ce monde-là échappe au dispositif meinongien, me semble-t-il, qui n'explique rien – et ne rend compte ni du devenir, ni de la causalité, ni du temps.

6. Le problème général

Résumons. Le problème général est le suivant : au sein d'un champ tenant à une contrainte ontologique faible, on trouve des contraintes internes qui empêchent l'objet d'être un dispositif qui fonctionne pleinement. Il reste à mi-chemin et trop de choses manquent à cet objet : les choses non représentées, non représentables ; les choses dans le temps, les parties dans l'espace ; les événements, etc.
Ce que nous demandons, c'est : est-il possible de tenir la promesse d'une contrainte ontologique faible, sans reconduire à ces contraintes épistémologiques fortes, qui font que l'objet meinongien ne prend jamais la pleine mesure de sa propre puissance ?
Eh bien, c'est ce que nous avons tenté de faire avec ce livre, *Forme et objet*.
S'il me reste du temps, pour terminer l'exposé et ouvrir le débat, je propose d'en résumer les principales propositions, concernant la définition de l'objet.

III. THÉORIE DE LA CHOSE ET DE L'OBJET

(ouvrir à la discussion quelques thèses de *Forme et objet*)

1. Ce qui est acquis

Désontologisation de l'objet.

2. Faire sauter la contrainte intentionnelle ou représentationnelle

Réalisme spéculatif.
Tout simplement : la représentation détermine les objets représentés. Pas les objets.

3. Distinguer la chose et l'objet.

Projet de *Forme et objet*.
Pousser le quelconque à son terme, libéré des autres contraintes.

La chose, en deçà des déterminations. Imaginaire, fictif, contradictoire. En deça de l'unité : ce n'est pas une tinologie.
Cette détermination minimale n'est pas pour moi l'unité : une *chose* ce n'est pas d'abord *une* chose. Certes, une chose est bien une, mais ce n'est pas *parce qu'*elle est une qu'elle est chose. Considérant qu'être « un » revient à pouvoir entrer dans un compte, il me semble qu'être une chose revient à être une chose parmi d'autres. S'il y a plusieurs choses à décompter, c'est qu'il est possible de comparer ces choses, de mettre en balance leur différence et leur identité. La chose en tant qu'elle est une est donc encore trop déterminée pour moi.
Je trouve dans la *solitude*, et non dans l'unité, ce qui fait d'une chose une chose. Être chose c'est être *seule* chose. Il me paraît que cette table est une *table* en tant qu'elle possède un certain nombre de propriétés, qu'elle est *une* table en tant qu'elle peut compter pour une parmi d'autres, mais qu'elle est une *chose* en tant qu'elle est seule chose. Là où la table est quelque chose – ce qui est de mon point de vue la détermination minimale – rien d'autre n'est quelque chose : le bleu du ciel n'est pas quelque chose, la ville non plus. Et là où le bleu du ciel est quelque chose, la table ne l'est pas, non plus que la ville. Être chose suppose de l'être exclusivement. Il n'y a de chose qu'une à la fois.
Cette exclusivité permet l'égalité – qui n'est aps l'équivalence (l'équivalence passe par l'unité).
Cette chose ainsi conçue réalise la contrainte ontologique faible : n'importe quoi peut l'être. Elle n'est pas indéterminée, mais déterminée *a minima*.
Cette chose n'est pas en soi : soit elle est dans autre chose qu'une chose (elle est seule) ; soit elle est dans une autre chose. Une chose dans une autre chose, c'est un objet. Être dans quelque chose, c'est être déterminé.
Les choses sont égales. Pas les objets. Inégalité. Plus ou moins. En extension et en intensité.
En extension, formellement, chaque partie vaut le tout. Objectivement, non.

4. Exemples. Le temps
Le temps.
Puisqu'aucune chose ne peut être en soi, aucune chose ne peut être rapportée à elle-même comme identique. Rapporter une chose à elle-même, c'est la trouver différente. Soit plus, soit moins qu'elle n'est, mais jamais égale.
Cette intensité de soi, c'est le temps.
La chaise rapportée à elle-même est toujours plus ou moins elle-même. Moins elle-même, elle est passée, plus elle-même, elle est présente.
Objet présent, c'est maximum de présence. Passé, c'est l'ordre des intensités de présence.
Identité : quand une chose cesse-t-elle d'être elle-même ? Une chose peut en devenir deux. Si l'objet est compris par deux objets, qui sont plus intenses, plus présents, etc.

7. Le classement des objets
Classement.
Ne pas classer les objets entre être existant, exister, etc. Pas de niveaux d'existence.
Des intensités.
Les objets ne sont pas classables en tableau. Ils ont des identités différentes. Une même chose peut être comprise dans plusieurs autres choses. Identités qui se chevauchent.
Mon corps. Réfléchir sur l'espèce, le genre, l'âge, etc. Des modes d'appartenance.

La montagne d'or n'apparaît pas en géographie, parmi les montagnes répertoriées sur Terre ; mais elle joue un rôle éminent dans l'ensemble des contes.
Pas de classement final.

CONCLUSION

Revenons à Meinong, en conclusion.
Son intuition de l'*Aussersein* au seuil du XXe siècle lui a fait intuitionner une contrainte ontologique faible. Une ontologie libérale. Embrasser le plus large possible. Considérer l'être comme une sorte de détermination. Impulsion profondément juste.
Classer les objets. Que les objets sont ce qui permet de classer ; mais un classement logique, une typologie. Suivant le réel ou le non-réel, car dépendant de la connaissance.
Forme et objet propose de pousser à bout la contrainte ontologique affaiblie. De classer les objets – non par classes, en tableau, mais suivant des détermiantions qui produisent des appartenances, à la fois par intensité (le temps, els valeurs) et par extension (classes, genres, espèces). Et de retrouver parmi d'autres objets l'intentionnalité et els objets intentionnels, qui existent, mais au sein d'autres catégories d'objets.
Une conviction guide ce projet : si la contrainte ontologique faible est un principe opérant, et qu'elle est reconnue comme telle aujourd'hui, c'est parce qu'elle est moins que la contrainte ontologique forte. Ontologiquement, le principe le plus faible est celui qui permet de comprendre le plus de choses ; les principes les plus forts interdisent de voir certaines choses, de les comprendre comme des choses.
Mais la contrainte ontologique faible n'interdit pas la reconstruction d'une contrainte ontologique forte, en son sein.
L'impulsion meinongienne a donc un sens, contre la contrainte ontologique forte, mais seulement, à mon sens, si on est capable de la retourner contre elle-même, de la pousser à bout pour la libérer de contraintes internes. Et ce n'est possible qu'en distinguant deux opérateurs, celui de la chose, qui réalise le quelconque, et celui de l'objet, qui réalise l'exigence d'un support de classement.
Alors Meinong, longtemps boudé par le XXe siècle, aura une chance de retrouver sa pertinence au siècle suivant.